

CHRONIQUES

Extraits¹



Jonathan Mangez

¹ Ces textes sont extraits du recueil de Jonathan Mangez, publié par la revue *Hiatus*.
Pour se procurer le livre, aller à la dernière page.

Texte 1

Madame papa attend monsieur maman au lit. Elle est excitée, elle trouve que monsieur maman n'est pas très pressé de rejoindre la couche nuptiale, cela froisse sa vanité féminine; en même temps, elle a sa migraine qui commence, et elle a déjà préparé la comédie qu'elle va lui jouer à son arrivée: elle se tournera ostensiblement du côté du mur, avec brusquerie, en grommelant un "bonne nuit" méchant. Elle est nerveuse; elle s'aperçoit maintenant qu'elle bande bien malgré elle, et ça la met en rage. Elle sait pourquoi elle est si fébrile: les enfants ont été difficiles, et monsieur maman ne fait rien, il reste silencieux derrière son journal pendant que bébé hurle. Madame papa ne s'en sort plus, entre la vaisselle et les langes à changer, elle aimerait qu'il prenne les choses en main avec fermeté, sinon ce bébé ne sera jamais propre. Elle n'a décidément aucune autorité sur bébé, elle a beau lui répéter dix fois par jour qu'il doit faire pipi et caca sur son pot, bébé continue à faire dans son linge en la regardant avec un sourire moqueur. Il est temps que monsieur maman intervienne, avec calme et virilité. Une bonne fessée au bon moment, et tout sera réglé, madame papa en est certaine.

Pendant ce temps, monsieur maman finit sa toilette à la salle de bain. À l'aide d'une pince à épiler, il arrache les poils pubiens qui dépassent du bord de son slip. Il fait ça en prévision de la sortie à la plage du weekend prochain. Il pousse un soupir en pensant à la corvée qui l'attend. Comme s'il n'avait que ça en tête! Il vient de subir pendant deux heures le bavardage de mademoiselle lamant, qui ne parle jamais que d'elle-même, ne s'intéresse qu'à elle-même, et ne

lui a même pas demandé comment s'était passée sa journée. Il pense à part lui qu'il serait temps que mademoiselle lamant abrège ses bavardages et redevienne un peu plus entreprenante, car il commence sérieusement à la trouver ennuyeuse et songe à répondre aux appels du pied qu'une autre demoiselle lui fait discrètement. En plus, mademoiselle lamant n'a pas été capable de retenir ce qu'il lui avait demandé de commander à boire. Elle a amené un porto, alors que il avait envie d'un martini. Monsieur maman en a assez, il aimerait qu'on soit un peu plus à l'écoute de ses désirs. Et puis, il trouve que les hommes sont assommantes: il s'aperçoit qu'il a passé sa journée à écouter des hommes se plaindre; elles n'en ont jamais fini, les hommes, avec leurs sautes d'humeur, leurs saintes colères microscopiques, leurs pitoyables déclarations solennelles, leurs serments vibrants aussitôt trahis; et il faut subir tout ça, et faire semblant de prendre ce cinéma au sérieux. "Heureusement que nous, les femmes, nous sommes patients généreux conciliants stables courageux fiables indulgents robustes doux fermes et magnanimes, pense monsieur maman, sinon je ne sais pas comment on les supporterait ces hommes." À côté de tout ça, monsieur maman a toutes les affaires habituelles à gérer: rendez-vous à la banque, coup de téléphone à l'entrepreneur qui doit réparer le toit de la maison, choix de la nouvelle voiture (il demandera son avis à madame papa pour la couleur), et puis les collègues, les clientes, et la patronne qui a toujours besoin de rappeler à coups de décisions arbitraires et ridicules que c'est elle qui dirige – en réalité la patronne sait qu'elle est incompétente et que sans monsieur maman la boîte aurait coulé depuis longtemps; et elle sait qu'il le sait aussi, et il sait qu'elle sait qu'il sait. La patronne a heureusement renoncé à ses tentatives de drague, qui commençaient à agacer monsieur maman, comme elle a renoncé à se vanter de ses performances sexuelles, le jour où il a relevé un lapsus qui révélait d'une manière indubitable l'homosexualité refoulée de la patronne.

Maintenant, monsieur maman a fini de s'épiler, impossible de retarder

davantage le moment d'aller rejoindre au lit madame papa, dont la surexcitation est perceptible à travers les murs. Il se jette à l'extrémité de son côté du lit et déclare qu'il est très fatigué et voudrait qu'on le laisse dormir. La réaction de madame papa ne se fait pas attendre: elle, qui avait si bien conçu la petite scène qu'elle allait faire à monsieur maman, renonce aussitôt à tout, et se rue désespérément sur le dos gracile et les hanches rondes que lui présente sa moitié. Mais ce corps, pourtant si fluet et si souple, lui paraît soudain absolument inamovible. Plus pesant encore est le fardeau du mensonge conjugal accumulé au cours de dix années de vie commune, qui vient subitement de lui tomber sur la langue à la faveur d'une brève négociation, et d'écraser d'un coup tous les traits d'esprit délicieusement suggestifs et ambigus qui, quelques instants plus tôt, palpitaient au bout de ladite langue en prévision de l'imminente joute amoureuse. Et, curieusement, l'oppression de sa langue a contaminé son sexe dressé, rouge et tremblant comme un fusible prêt à sauter; et celui-ci, qui n'est pas fait pour supporter de telles charges, se met à lancer tristement et sans vigueur quelques gouttelettes au bord du vagin où on a fini malgré tout par accepter charitablement de le recevoir, quelques secondes plus tôt.

Madame papa s'affale en gémissant sur le lit, en pensant qu'elle est encore tombée dans ce même piège où elle est déjà tombée plusieurs centaines de fois depuis dix ans. Monsieur maman a un moment de surprise et d'hésitation, puis se retire avec un certain soulagement, et le sentiment satisfaisant du devoir accompli sans trop de frais. Il s'étire voluptueusement. Une vague envie de bailler l'effleure, mais il se retient. Il pense que, grâce à son petit sacrifice, madame papa va dormir comme un petit garçon comblé. Cette pensée fait monter un tendre sourire sur son visage, dans l'obscurité de la chambre. Puis monsieur maman repense au bijou qu'elle va offrir à sa propre maman pour son anniversaire. Il presse une dernière fois la main de madame papa, et ferme les yeux avec béatitude.

(...)

Visite touristique

–C'est beau, non?

–J'adore. Regarde le petit! Prends une photo!

–Qui a l'appareil? Ah, merde, la batterie est déchargée.

–Je t'avais dit de la mettre à charger à l'hôtel.

–C'est quoi encore le nom de cette église?

–Je ne sais plus, c'est dans le guide. Chut, les enfants, ne faites pas trop de bruit.

–C'est une église gothique ou baroque?

–Une église baroque, je crois.

–Tu es sûr?

–Oui, oui. Alors? Qu'est-ce que tu penses de cette ville? On est bien ici, non?

–Oui, vraiment. Ça me fait penser à C....

–Mais non, ce n'est pas du tout la même chose!

–Si, je ne sais pas, c'est le même genre d'ambiance. C'était quand encore, notre visite à C... ? L'année dernière ou il y a deux ans?

–Il y a deux ans. L'année dernière, on est allé à B...

–Ah, oui, c'est là qu'il y avait le restaurant où j'ai mangé les meilleures pâtes de ma vie.

–C'était des pâtes à quoi?

–Aux palourdes.

–Moi, j'avais pris une escalope de veau: de la semelle. C'est vraiment

dommage que l'appareil soit déchargé.

–J'ai envie de pâtes aux palourdes. Il est quelle heure?

–17h30

–On n'irait pas prendre l'apéro?

–Déjà?

–J'ai soif.

–Où est-ce qu'on va? Au même endroit que ce midi?

–Ah, non, ils étaient vraiment désagréables.

–Tu trouves?

–Dis, tu n'as pas vu comment la serveuse a regardé le petit quand il a renversé son assiette? Tiens, G. m'appelle!

–Tu ne vas quand même pas répondre ici?

–Je la rappellerai quand on prendra l'apéro. Je lui dirai où on est, elle n'en reviendra pas.

–Bon, on sort? Il ya une autre église que j'aimerais bien voir tout près d'ici.

–*Encore une église?* Regarde les petits, ils n'en peuvent plus. Ça sonne de nouveau, c'est encore G. Qu'est-ce que je fais?

–Mets sur silencieux. Alors, tu es contente d'être ici, ma petite chérie?

–Oh, oui, c'est tout à fait mon style de ville. Je me sens mille fois mieux ici qu'à D...

–C'est vrai? Il y avait de belles choses là-bas aussi, pourtant.

–Je n'ai pas aimé du tout. On aurait dit Charleroi, en plus chic.

–Tu exagères!

–On se met ici?

–Il n'y a plus de place en terrasse.

–Si, regarde, là.

–On sera serrés.

–Mais non, les gens de la table d'à côté s'en vont.

–C'est bon de s'asseoir! Je suis crevée!

–Moi aussi. Je commence à en avoir marre de visiter. Demain, shopping!

Portraits de maîtresses

1

Ainsi donc, à l'âge de septante deux ans, Gladys vient d'entrer dans un asile psychiatrique. Je ne crois pas qu'elle en sortira avant sa mort, qui devrait survenir rapidement, étant donné les doses d'antidépresseurs, d'anxiolytiques et de somnifères qu'elle absorbe depuis plus de quarante ans. Je suis abasourdi qu'elle ait pu dissimuler si longtemps sa folie.

Quand je l'ai connue, elle était au faîte de sa gloire de diva maternelle morbide. Elle passait alors pour une femme épanouie, rayonnante, généreuse, mais elle était déjà rongée intérieurement par le mal qui l'a conduite où elle est. Je me suis souvent étonné, déjà à l'époque, que personne ne soit choqué par son égocentrisme et par sa vanité. Ses beaux yeux noirs étincelaient de haine chaque fois que quelqu'un osait mettre en doute la plénitude radieuse du petit univers familial qu'elle s'était aménagé et sur lequel elle régnait en führer. Toute critique, toute manifestation d'ironie étaient absolument proscrites. Son aveuglement était complet, puisque même la dépression, l'internement puis le suicide de son fils aîné, dévasté par le narcissisme de sa mère, ne l'ont pas amenée à se remettre en question, mais ont au contraire donné lieu à un surcroît de mélodrame. Mais l'assurance avec laquelle elle tenait le premier rôle d'un film dont elle était aussi l'auteure, et où elle faisait figurer tous ceux et celles qu'elle rencontrait, - cette assurance avait une contrepartie cachée, que je dois être un des seuls, peut-être le seul, à connaître.

Gladys a été veuve très jeune. Son mari, irradié par sa folie, est mort d'un

cancer à l'âge de quarante cinq ans. Elle a toujours affiché une parfaite fidélité à sa mémoire, mais il y avait une faille. Je crois avoir été son seul amant; et encore ne l'ai-je pas été au sens ordinaire. Je ne l'ai jamais "foutue en con", comme disent les héros des romans de Sade; elle ne m'a jamais présenté qu'une autre ouverture, d'ailleurs très prisée par les mêmes héros. Le sexe anal était sa drogue, elle s'y livrait compulsivement, dans la fièvre.

2

Un jour que Lydia se promenait avec moi, quelqu'un lui demanda pourquoi son mari n'était pas à ses côtés. Elle répondit, après m'avoir adressé un coup d'oeil oblique: "mon mari? Il travaille, *lui*." Lydia était une femme joyeuse, drôle, pleine d'énergie – il fallait la voir, dans sa robe d'été, suspendre le linge en fredonnant, au milieu de ses enfants qui jouaient tranquillement dans l'immense jardin de la propriété familiale. Il y avait cependant quelque chose qui lui faisait perdre le sourire: mes prétentions littéraires. Elle ne supportait pas de sentir en moi un écrivain, et elle recourait à toutes les ruses et à tous les stratagèmes possibles pour me neutraliser spirituellement. Tantôt, faisant appel au simple bon sens, elle essayait de me détourner de cette activité inutile, qui me prenait toute mon énergie, ruinait ma santé et ne menait nulle part. Elle ne s'attaquait jamais directement à l'objet de son horreur: elle feignait même de vouloir me soutenir dans mon travail. Elle ne s'en prenait à ma lubie littéraire qu'allusivement, et parfois presque sur le mode de l'hypnose. Tous ses efforts tendaient à me faire comprendre que j'étais un être malade, névrosé, nuisible pour mes proches, et que j'avais de la chance de l'avoir, elle, pour me supporter et m'aider, mais que je ne devais pas abuser de sa patience. Parfois, néanmoins, à bout d'argument, elle y allait à l'arme lourde – je veux dire: la condamnation morale. Son principal argument était alors que je ne gagnais pas d'argent avec mes livres, et que je réduisais ma femme et mes enfants à la dernière pauvreté et

à l'exclusion sociale. Je savais fort bien qu'elle se moquait de l'argent, et que c'était pour des raisons de pouvoir qu'elle faisait semblant d'y accorder la plus grande importance. Son mari était patron d'une entreprise de textile et gagnait énormément d'argent; comme elle l'avait en aversion, elle se dédommageait du fardeau qu'était pour elle sa vie conjugale en dépensant des sommes folles en achats futiles. Elle me rappelait aussi que je n'étais pas très généreux avec elle, que je ne lui offrais pas de cadeaux et ne l'invitais jamais au restaurant. Elle avait encore d'autres armes, et, bien entendu, celles qu'elle employait le plus étaient la séduction câline et la provocation sexuelle. J'avoue qu'avec ces armes-là elle est parvenue à me piéger plus d'une fois, et à me faire perdre beaucoup de temps. Il faut dire qu'elle était très belle, et pouvait se montrer très libertine, sans outrepasser certaines limites.

Bref, tout portait à croire que nos rapports auraient pu être plus simples et plus heureux si j'avais renoncé à l'écriture – mais je savais qu'il n'en était rien. Mon activité littéraire faisait tourner la bile de Lydia, et la rendait malade de rage, et pourtant c'est parce que je m'accrochais contre vents et marées à cette activité, et qu'elle savait que rien ne pourrait m'y faire renoncer, qu'elle m'aimait.

3

Je suis atteint du mal, très répandu aujourd'hui, qu'on nomme "éjaculation précoce". Presque chaque fois, j'atteins l'orgasme avant même d'avoir introduit mon membre viril dans le vagin de ma partenaire. Mes oreilles résonnent encore des rires des dizaines de femmes au seuil desquelles j'ai lamentablement échoué. Pourtant, il y en a une, une seule, avec qui je sais que j'aurais pu aller jusqu'au bout de la joute amoureuse – une petite femme rabougrie, au teint jaune, prématurément ridée et dessechée (du reste, j'ignore son âge), nommée Amaryllis. Je n'ai jamais rien tenté avec elle, et la seule idée de m'unir

physiquement à elle suffisait à me remplir d'horreur et d'effroi; et sans doute en était-il de même pour elle. Pourtant, elle est restée, et restera jusqu'à ma mort, ma seule vraie maîtresse.

Dire qu'Amaryllis était amoureuse de moi serait inexact: elle considérait plutôt que je lui appartenais. Toutes mes liaisons, même les plus durables, comptaient pour rien à ses yeux, elle les balayait d'un sourire attendri. En fait, elle était simplement incapable d'imaginer que d'autres femmes qu'elle puissent exister pour moi; et le pire est que, malgré mes dénégations agacées, je ne pouvais pas faire autrement que de me soumettre à son jugement. J'avais en permanence la sensation d'être sous son regard affectueux, à quelque distance d'elle que je me trouve, et quelle que soit l'activité à laquelle j'étais en train de me livrer. Je ne faisais réellement qu'un avec elle: un jour qu'elle s'était foulée le poignet, j'ai commencé à sentir de douloureuses démangeaisons dans la même partie de mon propre corps. Tout ce qu'elle me disait qu'elle ressentait, je m'apercevais ensuite que je m'étais mis malgré moi à le ressentir aussi.

Pourtant, jamais, jusqu'à sa mort dont je reste pour toujours inconsolable, je n'ai couché avec elle; et la répulsion invincible que m'inspirait de son vivant la possibilité d'une telle union charnelle, lui a survécu.

(...)

Un collègue

C'est un petit homme chauve, toujours acoutré de vêtements fantaisistes; son teint est cireux, ses petits yeux rieurs, soulignés par des cernes bleus. Son hygiène de vie est plus que douteuse, il est malodorant et ses cheveux rares sont plaqués sur ses tempes par la sueur et la graisse. Il m'a tout de suite exprimé une

vive sympathie, qui, loin d'éveiller sur moi un sentiment réciproque, a plutôt eu l'effet d'un répulsif. Il est insomniaque, à un degré presque pathologique, et sa conduite est celle d'un somnambule qui se serait égaré dans une école. J'ai entendu un jour un élève l'accuser d'attouchements, mais il est extrêmement facile de répandre des rumeurs malveillantes et calomnieuses à l'encontre d'un individu si transparent et si peu combatif. Il passe, auprès de ses collègues (surtout féminins), pour un enseignant nullissime, sans qu'il soit possible de déterminer si ce jugement est fondé sur l'observation de son travail ou seulement sur le dégoût que provoque sa personne. C'est pourtant une personne consciencieuse – en tout cas c'est un névrosé, qui ne tombe jamais malade pendant l'année scolaire, mais uniquement pendant les vacances. Il est père de plusieurs enfants, mais sa femme l'a quitté. Qu'est-ce donc qui, chez cet homme aimable et discret, provoque la nausée? C'est le néant, tout simplement. Cet homme n'est *rien en particulier*, à un point tel que le vertige vous prend quand vous approchez de lui. Chacun reconnaît en lui son authentique semblable, et chacun fuit instinctivement devant cette découverte pénible.

L'absence de détermination est ce qu'il y a de plus repoussant – précisément parce qu'elle est la vérité cachée (et inacceptable) de toute existence humaine.

(...)

Le salut dans l'improvisation

Un jour, Dieu s'est manifesté à Charles Christopher Parker, et a exigé de lui une fidélité de chaque instant, qui devrait s'exprimer musicalement. C'est ainsi que le mot "improvisation" a reçu une signification radicalement nouvelle. Nous sommes ici très loin de l'intensité rayonnante et paisible d'Armstrong: il

s'agit, en vérité, d'un combat acharné, et sans répit.

En effet, à celui que Dieu a choisi, chaque seconde tend un piège nouveau; et, s'il ne trouve pas tout de suite l'esquive, le voilà perdu pour de bon. La lourdeur, la banalité, la médiocrité guettent, - finalement, le monde n'est plus rien d'autre que du bruit – un tintamarre menaçant et avide qui veut par tous les moyens happer celui qui a reçu la possibilité de s'en évader.

Attention: l'élu ne peut s'en tirer par ses propres moyens, en dépit de son agilité et de sa rapidité légendaires. Son talent deviendrait un ennemi de plus, s'il cessait d'*entendre*. D'entendre quoi, au juste? Non pas la musique elle-même, mais une chose qui se trouve derrière la musique, et qui procure à celui qui la perçoit la possibilité de subvertir constamment ce qu'il est en train de jouer.

Parker a été très grand depuis le moment de son illumination jusqu'à la fin de sa vie; mais c'est aux enregistrements de 1945 (*Koko* avec Max Roach, partenaire indispensable, à la batterie) et 1946 (*Yarbird Suite*, *Ornithology*, *A Night In Tunisia...*) que je reviens toujours. (Il y a aussi le concert de Toronto, le 15 mai 1953, avec Dizzy Gillespie, Bud Powell, Charles Mingus et encore Max Roach – écouter notamment *All The Things You Are*.) L'improvisation, je le redis, n'est pas d'abord affaire d'inventivité, mais d'écoute; et Parker, ce saxophoniste alto afro-américain, de qui bon nombre de ceux qui l'ont fréquenté dans la vie courante ont déploré le goût de la provocation qui n'allait pas sans grossièreté, Parker écoute comme personne. C'est-à-dire qu'il sait se dégager de tout ce qui assourdit, pour se tenir au plus près de ce que lui seul perçoit, et qui est extraordinairement subtil et ténu.

Un tel saint ne pouvait vivre très longtemps, mais il serait erroné de parler

dans son cas de mort prématurée, car il a trouvé son salut.

(...)

Le pont de Galata

La plupart des personnes qui traversent ce soir le pont de Galata en même temps que moi, l'ont encore traversé hier, peut-être même ce matin. Mais moi je le traverse pour la première fois depuis quinze ans. Entretemps j'ai souvent retrouvé dans mon sommeil cette atmosphère confuse, ce tumulte des marchands, des pêcheurs, des passants sous les mouvements circulaires calmes des goélands. Aussi l'endroit n'est-il plus tout à fait celui que j'avais découvert alors, puisque mes rêves lui donnent une couleur différente. Je me penche vers l'eau noire: de nouveau, les tourbillons et la houle, puissante comme en pleine mer, m'inspirent un vague effroi. D'énormes ferries transitent un peu plus loin. L'énigmatique coupole de Sainte Sophie domine cette scène immémoriale.

Il y a quinze ans, je ne connaissais pas encore la femme de qui, aujourd'hui, je serre la main dans la mienne. J'étais très malheureux – du moins je me suis souvenu par la suite de l'avoir été à cette époque; mais au fond étais-je vraiment moins heureux qu'aujourd'hui? Mon bonheur n'était-il pas en fait plus grand alors? Ou bien le bonheur est-il une autre chose que ce que je crois, dont je jouissais aussi bien alors que maintenant, mais sans le savoir?

En tout cas, le pont de Galata est toujours là, entre le labyrinthe de la vieille ville et celui de Beyoglu, et peut-être aussi entre une rive familière et une autre qui reste toujours aussi mystérieuse à mes yeux.

(...)

Le supplice

Il a juste eu le temps d'emplir ses poumons d'air avant que plusieurs paires de bras puissants ne le précipitent dans la conduite d'eau et ne referment le couvercle au-dessus de lui. Il nage maintenant à la recherche d'une ouverture. Il garde confiance, ou plutôt il s'efforce de se dire qu'il faut garder confiance, ou plutôt il est pour le moment incapable de seulement imaginer comme une possibilité infiniment lointaine ce qui est pourtant en train de lui arriver, très concrètement, à l'instant même. À intervalles réguliers, et obéissant en cela davantage à un réflexe irrépressible qu'à un mouvement réfléchi, il va buter de la tête contre le plafond de la conduite d'eau, mais décidément il n'y a pas d'ouverture et l'eau remplit bien la conduite jusqu'en haut. Soudain, la conviction absurde qu'il est parti dans la mauvaise direction s'empare de lui, mais il renonce à se retourner, car cela représenterait un gaspillage de force et d'air trop important et trop hasardeux. Il ne peut empêcher ses poumons de chercher à se dilater, comme dans une sorte de hoquet, pour accueillir l'air qu'il est incapable de leur fournir. Sa situation lui paraît soudain presque comique. Sa glotte accomplit de frénétiques bonds sur place. Le manque d'oxygène commence à présent à exercer son effet sur le cerveau qui est comme envahi par deux coulées de fourmis. Sa tête heurte violemment, plusieurs fois par seconde, le plafond uniforme, arrondi et lisse de la conduite, mais il s'en aperçoit à peine, comme il s'aperçoit à peine de la vitesse absurde des mouvements de ses bras et de ses jambes, qui d'ailleurs ne le font pas avancer plus vite dans la conduite d'eau, dont la longueur – il lui semble qu'il en a la certitude depuis toujours – doit être infinie. Il doit avoir perdu connaissance pendant une fraction de seconde: il s'éveille au milieu d'un cauchemar: il est propulsé vers la mort à une

vitesse infinie, et pourtant le voyage lui paraît devoir être éternel. Puis, quelque chose se rompt en lui, une sorte de bien-être l'envahit, non dépourvu d'un arrière-fond d'horreur. Il se rend compte qu'il a cessé de nager, et que ses membres inertes sont mollement repliés autour de son corps. De nouveau l'horreur bondit sur lui depuis le sol où elle était tapie. L'eau a déjà envahi ses poumons. Il ne voit même plus le noir de la conduite d'eau. C'est fini.

L'ennemi

C'est à un ennemi d'un genre tout à fait particulier qu'il a affaire. Un ennemi qui, au lieu de s'opposer à lui, de se dresser en face de lui pour l'arrêter dans son élan et le tenir en échec, fait plutôt tout le contraire. Il suffit qu'il s'engage dans une certaine direction, et aussitôt l'ennemi s'est placé derrière lui pour le pousser en avant vers son but; qu'il affirme quelque chose, et l'autre abonde dans son sens; qu'il prenne une décision, fasse un choix, tranche un dilemme, accepte un sacrifice, ... et toujours l'autre lui donne raison, l'encourage, et l'aide à trouver les moyens nécessaires pour se tenir à sa résolution. Aussi est-il parfois tenté de penser que cet ennemi n'en est au fond pas un, mais est son meilleur allié; mais il sait bien au fond de lui que l'autre n'attend que cette concession pour prendre tout à fait la barre, et que, quand il aura vraiment oublié qu'il a un ennemi, alors cet ennemi aura déjà pleinement triomphé de lui, et sa destruction sera toute proche et inéluctable.

Comme il préférerait la franche adversité, l'inconfort des campagnes militaires hivernales ... mais il n'y a que cette présence sucrée, invisible, prévenante, toujours soucieuse de son bien-être, n'ayant de cesse qu'elle ne l'ait préservé de toute détresse, de toute angoisse... et tout cela, à seule fin de le

mener à sa perte.

Bruxelles, mars-octobre 2013

Jonathan Mangez

Chroniques est disponible à la librairie Tropismes, Galerie des Princes 11, 1000 Bruxelles ainsi qu'à la librairie Joli Mai, Avenue Paul Dejaer 29, 1060 Bruxelles

Pour tout renseignement, n'hésitez pas à écrire à :
hiatus_revue@hotmail.com

LA REVUE HIATUS[®]



CHRONIQUES

Jonathan MANGEZ

HIATUS

Chroniques

"Voyons, si vous écrivez, c'est forcément dans le but d'être édité par une maison célèbre, vendu à un grand nombre d'exemplaires, encensé par la critique, reconnu comme un grand écrivain, photographié, sollicité, invité sur les plateaux de télévision, convoité, et grassement payé; et, faute d'avoir jusqu'à présent obtenu seulement la première de ces choses, vous êtes forcément amer, rempli de ressentiment, mélancolique, d'autant plus que vous refusez de faire le constat de votre échec et d'en tirer les conclusions qui s'imposent, à savoir, que vous n'êtes pas fait pour ça, ou en tout cas, que vous vous y prenez mal, que vous ne parvenez pas à vous débrouiller seul, et que vous avez besoin d'aide pour vous sortir de l'ornière... Mais, au fond, qu'est-ce que vous avez à vous accrocher à l'écriture? C'est une passion, c'est ça? C'est là que vous espérez vous épanouir? ... Comment, non? Vous prétendez que l'écriture n'est pas pour vous une affaire d'aspirations personnelles, de vocation, de choix professionnel? Mais qu'est-ce que c'est, alors? Si vous vous obstinez comme ça, c'est quand même bien parce que vous espérez tirer quelque chose de vos efforts? Atteindre un résultat? Vous avez bien une idée derrière la tête? Un calcul, un plan de carrière? Et votre femme, qu'est-ce qu'elle en pense? Après tout, vous êtes soumis aux mêmes tracasseries que les autres, non? ... Vous dites que l'écriture est l'occupation la plus innocente de toutes? Je ne vous suis plus du tout."

Jonathan Mangez est enseignant à Bruxelles, fondateur et membre du comité de rédaction de la revue *Hiatus*. Plusieurs de ses travaux y ont déjà été publiés.

ISSN: 1379-9061

Prix : 12 Euros